

Le procès d'expérience dans la philosophie de Whitehead.
Il y a un monde sans nous.
par Clotilde Maupin

L'élucidation de l'expérience immédiate est l'unique justification d'une pensée.

Un voyageur qui a perdu son chemin ne devrait pas demander :
« Où suis-je ? », mais ce qu'il veut réellement savoir est :
« Où est le reste du monde ? »
Il l'a perdu, mais il dispose bien de son corps.
A.N. Whitehead

Publié en 1929, Procès et Réalité est présenté, tel que sous-titré par son auteur, comme un « essai de cosmologie ». L'ambitieuse annonce prévient aussitôt un lecteur ignorant de la réputation de l'ouvrage : il aura affaire à de la complexité. Pourtant, de cet ouvrage réputé difficile, nous retenons d'abord qu'il nous abasourdit en ce qu'il exige de l'activité philosophique elle-même. En effet, il est d'abord assez certain que ce n'est pas l'immense compétence mathématique et scientifique de son auteur qui défendrait l'accès à une lecture suivie de Procès et Réalité. Plus encore, il n'y a pas la moindre raison pour que l'entreprise de traduction de ce texte ait particulièrement brillé à manifester ce qui, en lui, pourrait se révéler indéchiffrable. Dans le cas contraire, pourquoi nous serait-il possible de lire l'œuvre de Descartes sans maîtriser intégralement les lois de l'optique, ou bien encore de découvrir l'Essai sur l'entendement humain de John Locke dans sa traduction en langue française ? Il apparaît cependant déterminant de proposer une forme d'hypothèse générale susceptible de rendre raison de la remarquable complexité du grand livre de Whitehead : cette complexité est une qualité toujours distinguée de l'ouvrage.

Procès. Le projet de Whitehead est celui de mettre en œuvre un véritable « système du monde », qui réponde à l'exigence décisive de la « cohérence ». C'est que ce commandement de cohérence, appliqué non seulement à la forme logique mais également aux aboutissements et au fond du raisonnement, met en jeu la validité, l'intérêt propre et la disposition au progrès de l'« aventure expérimentale » qu'est le rationalisme. En effet, il s'agit bien, pour Whitehead, de produire un « essai de cosmologie » qui appartienne à ce que les penseurs de l'âge classique désignaient sous les termes de « philosophie de la nature », c'est-à-dire de développer une hypothèse intégrale ainsi qu'une méthode créatrice pour une pensée de l'ordre et de la marche de l'univers. Considérant le monde en sa permanence autant qu'en sa lancée, Whitehead sollicite en effet de sa philosophie qu'elle découvre un schème susceptible de rendre compte de la totalité de nos expériences. C'est ainsi qu'il construit une philosophie du procès.

Réalité. On a peut-être moins accentué la portée et la puissance de ce second terme, qui, à la nécessité rationnelle et logique de la « cohérence », adjoint le nécessaire commandement d'une « adéquation » avec le monde. Réalité est loi. L'annonce est importante, et le mot ne l'est pas moins. Whitehead nous dit ici que nous aurons affaire au monde. Nous affirmons qu'une telle proposition est rare. Et qu'il faut y prendre garde, y prêter l'attention la plus fine. C'est qu'en 1929, les impulsions majoritaires de la philosophie appartiennent d'une part à l'ordre existentialiste, développent d'autre part une série de discours tous centrés sur la question de l'être. La philosophie se livre à la

déconstruction, et son exercice d'auto-analyse la conduit à conjecturer, par exemple, la fin de la métaphysique. Au cœur de ce contexte particulier, l'« essai de cosmologie » de Whitehead semble intempestif en ce qu'il introduit une série d'étranges modulations de la pensée ; il s'agit d'inflexions fondamentales, de perturbations radicales. Profondément attaché à un rationalisme qu'il considère comme l'aventure majeure de la pensée, Whitehead est le bâtisseur d'un système ; ce système est une cosmologie. À cette fin, Procès et Réalité découvre ses fondations dans une forme de recommencement de la philosophie des XVIIe et XVIIIe siècles. Enfin, Whitehead revendique pour son propre compte l'usage courant du monde et le recours au « sens commun », l'attention toujours orientée vers ce qu'il nomme le « fait têtue », l'appel sans cesse renouvelé aux ressources les plus élémentaires de l'expérience ordinaire. C'est que cette expérience-là, limpide et complexe, transparente et plurielle, fluente tout autant que manifeste, est une promesse pour la pensée. Au contraire, « l'incapacité à inclure des éléments évidents de l'expérience dans le cadre du système va de pair avec la dénégation impudente des faits », observe Whitehead dès les premières analyses de Procès et Réalité. S'accorder assidûment et absolument au monde, et ne jamais céder sur l'exigeante cohérence rationnelle du système : voilà ce qui est rare dans la philosophie de Whitehead, et que nous tentons de mener à quelques-unes de ses conséquences.

Alors, pour examiner ce qui est rare, nous choisissons de nous attacher, en suivant un des nombreux itinéraires dessinés par l'ouvrage de Whitehead, à un fragment du monde matériel, fragment de la réalité de ce « monde commun » auquel Procès et Réalité fait appel à de multiples reprises, et que nous avons voulu considérer en chacune de ses occurrences. Nous nous trouverons précisément à la rencontre de quelques-unes des épreuves fondatrices d'une pensée. Et nous savons qu'il s'agit bien ici de questions métaphysiques, d'enjeux et de décisions métaphysiques. C'est que nous sommes actuellement en relation avec le monde de la réalité. Et qu'une erreur en ce domaine est susceptible de menacer la possibilité même d'une cosmologie rationnelle : c'est que « l'examen du caractère que l'on doit attribuer au donné dans l'acte d'expérience en saurait être trop précautionneux. Tout le système de la philosophie en dépend ».